

JEAN-RENÉ LADMIRAL

Traduire :
théorèmes pour
la traduction



tel gallimard

Extrait de la publication

A ma mère

τὸ ὄν λέγεται πολλαχῶς

ARISTOTE

PRÉFACE À LA SECONDE ÉDITION

Une réédition, c'est une occasion de faire le point ; c'en est même l'obligation, en quelque façon. La première édition du présent livre remonte à quelque quinze ans¹. Après les travaux du regretté Georges Mounin, mais aussi d'Alfred Malblanc, de Jean-Paul Vinay et Jean Darbelnet, d'Henri Meschonnic, voire d'essayistes comme Valéry Larbaud²..., c'était quand même l'un des rares livres sur la question — pour ne citer que les travaux en langue française³. Depuis, il s'est fait un certain travail sur la traduction qui tend à déplacer un peu les perspectives et commande sans doute certaines réévaluations. Dès lors, se pose la question de savoir si le présent livre a gardé la même actualité ou s'il n'est pas plutôt « dépassé ». En tout cas convient-il sans doute de déterminer quel est le sens que peut prendre ce livre dans le contexte actuel. C'est à préciser tout cela que devrait s'employer la présente préface — qu'au demeurant je me permettrai d'écrire en première personne,

1. C'était en 1979, dans la Petite Bibliothèque Payot, n° 366.

2. On trouvera les références précises de la plupart des ouvrages cités dans la bibliographie qui est en fin d'ouvrage (cf. *infra* p. 266 sqq.). — Je n'ai pu compléter cette dernière que très partiellement, dans les notes de la présente préface, en indiquant quelques-unes des études parues depuis 1979. Parmi ces dernières, je n'ai pas cru inutile de citer notamment plusieurs de mes propres travaux, parus depuis la première édition du présent ouvrage, dans la mesure où ces derniers s'inscrivent (comme la présente réédition) dans le cadre d'une réflexion d'ensemble.

3. Cf. Jean-René Ladmiral, « 30 ans de traductologie de langue française - Éléments de bibliographie », in *TransLittérature*, n° 3, juin 1992, pp. 13-22. Il s'agit essentiellement d'une bibliographie, précédée d'un « chapeau » où je me suis essayé à proposer un bref survol de mes recherches depuis la première édition du présent livre. Quant à la revue elle-même, c'est l'organe de l'A.T.L.F. (Association des Traducteurs Littéraires de France) et d'« ATLAS » (Assises de la Traduction Littéraire en Arles).

renonçant au *nous* de modestie de la rhétorique académique traditionnelle, dont on verra que je ne m'en étais pas départi dans le corps du livre que je me trouve dans la position délicate d'autopréfacer ici.

Un livre comme celui-ci, qui s'attache à assumer l'échéance réflexive d'une théorie de la traduction en rapport direct avec la pratique qu'en a eue son auteur, s'inscrit dans le champ des sciences humaines à une place qui est la sienne, et en un sens qu'il conviendra de déterminer. À ce propos, je voudrais d'emblée faire une remarque générale d'ordre épistémologique. En vertu d'une idéologie — qui, comme beaucoup de bonnes choses et, en l'occurrence, de moins bonnes, nous vient d'outre-Atlantique — il semblerait qu'à peine quelques années après sa parution, un livre soit « dépassé » et doive disparaître des bibliographies en sciences humaines comme des librairies. À en croire d'aucuns, les livres vieilliraient en sciences humaines aussi vite qu'en sciences exactes ! ce qui, à l'évidence, est inexact et procède de cette idéologie qu'on appelle tout simplement depuis plus d'un siècle le *positivisme*. L'idée est qu'il n'est de connaissance que scientifique, et que les sciences humaines ne seraient crédibles qu'autant qu'elles s'identifient aux sciences exactes, qu'elles les singent !

Il y aurait beaucoup à dire sur cette idéologie philosophiquement simpliste et fautive ; et il n'est pas certain qu'elle ne recouvre pas ici les intérêts corporatistes plus troubles d'une sorte de syndicat des nouveaux venus de la production intellectuelle, dans le cadre d'un contexte de concurrence universitaire (*publish or perish* !) et d'inflation éditoriale dont, au demeurant, beaucoup semblent se plaindre... Je m'en tiendrai à rappeler que les sciences humaines constituent une culture spécifique de la modernité — une « troisième culture » pour ainsi dire, à côté de la « culture » traditionnelle et de ce qu'il faut bien appeler la culture scientifique⁴ — et que les travaux auxquels elles donnent lieu ne sont (heureusement !) pas soumis au même rythme d'obsolescence que les publications

4. Cf. Jean-René Ladmiral, « Pour une philosophie de la traduction », in *Revue de métaphysique et de morale*, n° 1/1989, p. 14 et *passim*. C'est tout un dossier sur *La traduction philosophique* que rassemble ce numéro. — Au reste, on notera que je me suis efforcé d'indiquer, dans les notes de la présente préface, un bon nombre de ces numéros spéciaux de revues consacrés thématiquement à la traduction.

émanant de la recherche scientifique (*stricto sensu*). Voit-on qu'il fallût renoncer à lire Freud et Piaget, Marx et Max Weber, Saussure et Jakobson, etc. au motif qu'ils seraient « dépassés » ? Beaucoup plus modestement (mais pour les mêmes raisons quant au fond), il ne m'a pas paru inutile de voir rééditer le présent ouvrage... Et on voudra bien ne pas lire qu'un plaidoyer *pro domo* déguisé dans la mise au point épistémologique que je viens de faire (et dont voudrait s'autoriser ladite réédition).

Cela dit, il est certain que la recherche et la réflexion en sciences humaines « avancent » ou « progressent », elles aussi à leur façon. Plus spécifiquement, s'agissant de traduction, il y aurait une seconde remarque à caractère épistémologique à faire, touchant le champ d'études lui-même. Il n'est guère douteux qu'aujourd'hui on s'intéresse à la traduction, de multiples façons, et qu'elle est devenue un objet de recherche et de réflexion à part entière. Mais quand, en 1979, la première édition de ce livre a paru, il n'en allait pas de même : il s'agissait alors encore de fonder la discipline elle-même, qui allait spécifiquement prendre les phénomènes de traduction pour objet ; et avec d'autres, je suis de ceux qui ont travaillé à donner droit de cité au mot, mais aussi surtout au concept de *traductologie*⁵. Sur ce dernier point de terminologie, les choses sont en passe d'être acquises ; mais il convient d'apporter quelques précisions sur le statut de ladite discipline.

Pour des raisons qui tiennent à l'histoire des sciences humaines, c'est dans le cadre de la linguistique qu'il a été question de la traduction — quand il en a été question, c'est-à-dire très peu. Il y avait là une certaine logique dans la mesure où la linguistique fournit une méthodologie et une terminologie qui permettent d'étiqueter les réalités évidemment langagières avec lesquelles la traduction a affaire et de les conceptualiser. Il reste que ce n'est que par une approximation provisoire qu'on avait cru devoir faire de la traductologie un chapitre, une sous-discipline de la linguistique ; outre-Rhin on tend même à l'identifier à la Linguistique Appliquée (l'anglicisme de la

5. Cf. notamment mon étude, « Philosophie de la traduction et linguistique d'intervention », in *Lectures*, n° 4-5, août 1980, pp. 11-41... Il s'agit d'un numéro spécial sur le thème *Traduzione tradizione* de la revue italienne bilingue publiée par des universitaires de Bari chez Dedalo libri.

double majuscule étant censé marquer ici la cohérence d'une spécialité à part entière).

En fait, la théorie de la traduction et la connaissance des phénomènes connexes exigent une ouverture *interdisciplinaire* qui va bien au-delà de la seule linguistique et met à contribution la quasi-totalité des « lettres et sciences humaines », en aval de quoi peut se constituer une traductologie autonome. Il est clair, par exemple, qu'il y a place pour une psychologie du traducteur et, plus précisément, des processus mentaux qui sont à l'œuvre lors de ce transfert interlinguistique qu'implique la traduction. D'aucuns, comme Eugene A. Nida et Charles R. Taber ont souligné que la pratique traduisante s'inscrit dans le contexte d'une société (et d'une époque) et qu'en somme il y a une dimension « ethno-sociologique » de la traduction qui fait que la traductologie est aussi dans le prolongement des sciences sociales. Qu'il y ait une histoire (voire aussi une géographie) des modes de traduire, ce n'est que trop évident. Point n'est besoin non plus d'insister sur la parenté existant entre le travail du philologue et celui du traducteur. Il faut noter au passage aussi le lien de la traduction avec l'ethnologie, ainsi qu'avec l'ethnopsychiatrie comme l'avait déjà indiqué un Georges Devereux et comme viennent le confirmer des travaux plus récents, etc.

Mais ce n'est pas seulement avec les sciences humaines (*stricto sensu*) que la traduction a à voir, c'est aussi avec les études littéraires : ne fût-ce bien sûr que parce que la littérature comparée fait fond sur des traductions ; mais plus encore parce que la traduction est une modalité spécifique de l'écriture, et pas seulement la traduction littéraire, dans la mesure où tout traducteur est un « réécrivain », un « co-auteur » (cf. *inf.*, p. 22 et *passim*). Il n'est pas jusqu'à la théologie et ses corollaires que sont l'exégèse et l'herméneutique, dont la traductologie n'ait beaucoup à apprendre : rappelons que la Bible est le texte le plus traduit et que c'est à saint Jérôme et à Luther qu'on doit des réflexions sur la traduction qui sont inaugurales et, justement, d'inspiration théologique⁶. Enfin, et surtout, s'agissant de réflexion autant et plus que de savoir proprement dit, c'est-à-dire de faire la *théorie* de cette pratique assez connue qu'est la traduction, c'est à un mode de pensée d'ordre

6. Sur le lien entre traduction et théologie, cf. *inf.*

philosophique que renvoient les raisonnements et les analyses qui constituent l'essentiel de la traductologie.

L'ampleur de ces horizons interdisciplinaires faisait qu'il y a une quinzaine d'années je me trouvais dans la situation de tenir sur la traduction un discours à dominante linguistique, pour les raisons qui viennent d'être indiquées, mais qu'en même temps (et pour ces mêmes raisons) j'étais conduit à souligner l'autonomie de la traductologie et à dire qu'au bout du compte, cette sous-discipline de la linguistique n'en était pas vraiment une. Entre-temps, il est intervenu un certain nombre de renouvellements dans le champ intellectuel qui me conduiraient aujourd'hui à une double inversion de perspective.

D'abord, la linguistique n'est plus tout à fait ce qu'elle était, pure et dure. On se souviendra qu'il y a quelque deux (ou trois) décennies, c'est à la phonétique et à la syntaxe que tendait à se limiter ce qui faisait le cœur de la linguistique, dont était corrélativement exclue la sémantique dans la mesure où la référence au sens était disqualifiée comme relevant d'un « mentalisme » non scientifique. Ce positivisme que la linguistique américaine avait emprunté au béhaviourisme d'une psychologie déjà vieillie allait souvent de pair, notamment en France, avec un terrorisme théoricien qui ne dédaignait pas d'aller parfois chercher du côté de la version althussérienne de la philosophie des sciences de Bachelard les arguments d'une « coupure épistémologique » simplifiée, discréditant toute recherche qui allait à s'écarter des orthodoxies linguistiques dominantes d'alors. Sur ce plan, on en conviendra, les choses ont bien changé. La linguistique d'aujourd'hui intègre ce qui relevait hier de la « linguistique externe » et fait une place à la sémantique, mais aussi à la pragmatique, etc.

Or il est bien clair qu'en traduction tout procède d'un passage par le sens, dont on postule nécessairement qu'il est accessible — sauf à rêver une « machine à traduire » fantasmagique plus proche du miracle de la Pentecôte que des promesses à venir d'une recherche scientifique en cours... Il est tout aussi clair que si l'exclusion de la sémantique du champ de la linguistique hier faisait que la traductologie *in statu nascendi* ne pouvait guère non plus s'y maintenir, il en va tout autrement aujourd'hui où on assiste à une redistribution des champs de recherche. Ainsi la linguistique elle-même tend-elle à se fondre dans un champ de recherches plus vaste, rebaptisé *sciences du*

langage où elle se trouve rejointe par des approches complémentaires. Il y a là plus qu'une simple « valse des étiquettes » promotionnelle — dans le meilleur des cas — et dès lors, la traductologie y trouve (ou retrouve) naturellement sa place : n'est-elle pas en effet, en ce sens, une science du langage ? C'est d'autant plus vrai que cette réorganisation va plus loin et que lesdites sciences du langage tendent elles-mêmes à rejoindre les sciences cognitives.

Du même coup, les problèmes que pose la dite « machine à traduire » prennent un sens renouvelé dans le cadre de cet ensemble où s'interpénètrent sciences du langage et sciences cognitives. Il faut dire d'abord qu'il y a là un domaine spécifique, dont il a toujours été d'emblée bien clair qu'il ne relève pas de cette « vision » fantasmagique et proprement « magique » qui vient d'être évoquée. Plus sérieusement, en même temps que se sont produits un certain nombre de changements dans le champ de ce qu'il est convenu d'appeler la « traduction humaine », qui est ce qui nous occupe ici, les recherches touchant la traduction automatique (T.A.) ont elles-mêmes pris un tour nouveau. Peu après la Seconde Guerre mondiale, ces recherches avaient été menées dans l'enthousiasme, avec de gros moyens et sous le couvert du secret stratégique et industriel, les enjeux économiques étant là particulièrement importants. Après une période de crise et de remises en question (notamment budgétaires), il y a eu une reprise des recherches dans ce domaine très spécifique et relativement fermé.

Parallèlement, il s'est produit comme un éclatement de l'objet lui-même : la traduction entièrement automatique (T.A.) se trouvant renvoyée à une échéance au mieux très lointaine, les recherches se sont plutôt fixées comme objectif la traduction assistée par ordinateur (T.A.O.) ; et plutôt que de rechercher une automatisation du processus de la traduction elle-même, on cherche à mettre en place toute une synergie d'aides à la traduction, allant de la documentation automatique, et particulièrement terminologique, à la mise au point d'un poste de travail du traducteur intégré mettant à disposition tout un ensemble d'outils informatiques⁷. S'il reste vrai que la

7. Il est clair qu'il y aurait matière à donner là une bibliographie immense, et à peine dominable ; il n'entre pas dans mon propos ni dans

T.A. et la T.A.O. constituent un domaine bien spécifique et tout à fait distinct du monde de la traduction humaine — qui, encore une fois, est notre seul objet ici même et qui doit nécessairement faire fond sur une saisie du sens, alors que la « machine à traduire » ne peut que traiter matériellement des chaînes de signifiants — il devient envisageable à terme que, dans le cadre des sciences cognitives en plein essor, un certain nombre de passerelles puissent exister entre ces deux modes de la traduction qui, en attendant, continuent à développer leurs logiques propres parallèlement et séparément.

Par ailleurs — comme par une inversion de perspective opposée et complémentaire de celle qui a été indiquée plus haut — au moment où la traductologie retrouve sa place au sein d'une linguistique rebaptisée « sciences du langage », le discours qu'elle tient tend à devenir moins strictement linguistique qu'il ne l'était déjà. Cela s'explique d'abord pour les raisons déjà indiquées. Logiquement engagée dans une démarche de recherche et d'approfondissement, la traductologie s'est donc trouvée conduite à en appeler à la contribution des sciences humaines pour mieux cerner l'ensemble des facettes de son objet et pour « muscler » sa méthodologie. C'est ainsi que, pour ma part, j'en suis venu ces dernières années à faire une place croissante à des problématisations de nature psychologique, dans le cadre des enseignements de traductologie que je dispense, ou dans mes plus récentes publications⁸.

Mais ce concours interdisciplinaire ne correspond pas seulement à une logique de développement interne à la traductologie ; c'est aussi la marque d'un intérêt croissant pour la traduction dans le champ intellectuel. Je n'en veux pour preuve que la réflexion et les polémiques qu'a déclenchées récemment encore la publication (en cours) des retraductions de Freud⁹.

nos possibilités de l'indiquer ici et je signalerai seulement le numéro spécial que consacre à la traduction et l'ordinateur la revue *Langages*, n° 116, décembre 1994.

8. Cf. notamment la psychologie sociale de la traduction à laquelle j'ai consacré toute la première partie du livre que j'ai publié en collaboration avec Edmond Marc Lipiansky : *La Communication interculturelle*, Paris, Armand Colin, 1989, rééd. 1991 (Bibliothèque européenne des sciences de l'éducation), pp. 21-76.

9. Sans entrer dans les détails — et sans citer l'ensemble des études et numéros de revues qu'ont suscités ces controverses — je me contenterai de renvoyer au livre où l'équipe qui anime la publication de

Au point qu'on a pu se demander comme l'avait fait joliment Wladimir Granoff : « La psychanalyse serait-elle, de nos jours, saisie par la traduction comme M. Le Trouhadec par la débauche¹⁰ ? »

Plus fondamentalement encore, c'est dans le champ de la philosophie elle-même que la traduction a acquis récemment droit de cité comme telle. Traditionnellement, les philosophes n'y voyaient qu'une activité marginale, subalterne et « technique » ; et voilà que des auteurs comme Jacques Derrida ou Michel Serres ne dédaignent pas de s'y intéresser¹¹, que des colloques et des numéros de revues philosophiques lui sont consacrés¹². « Traduire les philosophes¹³ » est, à vrai dire, une longue tradition du métier philosophique et il y a bien longtemps que les meilleurs se mettent en devoir de relever ce défi ; mais c'était là aussi comme un point aveugle, comme un refoulé de la conscience philosophique¹⁴. D'un point de vue

cette retraduction des « OCF.P. » (*Œuvres complètes de Freud : Psychanalyse*, aux P.U.F.) a explicité ses principes de traduction, à mes yeux très discutables : André Bourguignon, Pierre Cotet, Jean Laplanche et François Robert, *Traduire Freud*, Paris, Presses Universitaires de France, 1989. J'ajouterai seulement *Traduction et psychanalyse*, Actes du colloque C.L.I.C./A.D.E.C./Coq-Héron, éd. Georges Kassai & Jean-René Ladmiraal, publiés par la revue *Le Coq-Héron*, n° 105 (1988) ; ainsi que le dossier « Traduire Freud : la langue, le style, la pensée », éd. Céline Zins, Jean-René Ladmiraal et Marc B. de Launay dans le cadre des Actes des *Cinquièmes Assises de la Traduction littéraire* (Arles 1988), Arles, Actes Sud, 1989, pp. 67-156.

10. Wladimir Granoff, « Freud écrivain : traduire ou standardiser » in *L'Écrit du temps*, n° 7, été 1984, pp. 15-30. Je signale au passage que l'ensemble de ce numéro de revue est consacré au thème : « La décision de traduire : l'exemple Freud ».

11. Jacques Derrida, « Des Tours de Babel », in *Difference in Translation*, éd. Joseph F. Graham, Ithaca & Londres, Cornell University Press, 1985, pp. 209-248 ; Michel Serres, *Hermès III : La Traduction*, Paris, Éditions de Minuit, 1974 ; *Les Tours de Babel. Essais sur la traduction*, Mauvezin, Trans-Europ-Repress, 1985.

12. Cf. par exemple, les deux numéros spéciaux sur la traduction qu'ont publiés deux revues proprement philosophiques : la *Revue d'esthétique*, n° 12 (1986) et la *Revue de métaphysique et de morale*, n° 1/1989.

13. C'est là le titre d'un important colloque qui s'est tenu les quatre dimanches 19 et 26 janvier, 22 et 29 mars 1992 à la Sorbonne, et dont les Actes paraîtront prochainement.

14. Cf. mon étude de la *Revue de métaphysique et de morale* : « Pour une philosophie de la traduction », *loc. cit.*, pp. 5-9.

strictement traductologique, la traduction philosophique n'est qu'une spécialité, un mode de traduire parmi d'autres, qui pourra être thématiqué dans le cadre d'une typologie de la traduction¹⁵.

Mais il y a quelque chose de nouveau dans le fait que, depuis quelques années, est prise en compte la dimension proprement philosophique de la traduction elle-même : c'est ce que j'appellerais volontiers un « tournant philosophique » de la traduction. On a pu en prendre la mesure à l'occasion des débats qui ont accompagné la parution des retraductions, controversées, de *Sein und Zeit* de Heidegger. Il y a là un parallélisme remarquable avec ce qui s'est passé en psychanalyse : de même que les retraductions de Freud ont révélé les enjeux psychanalytiques (et philosophiques) qu'elles impliquaient, de même les retraductions de l'œuvre maîtresse de Heidegger ont mis en évidence les enjeux philosophiques dont elles sont l'objet ; et on ne s'étonnera sans doute pas que ces controverses soient apparues d'abord dans le champ philosophique, puis dans les milieux psychanalytiques. Du coup, le renversement d'une antimétabole prendra en l'occurrence un sens profond, et pas seulement rhétorique : la traduction des textes philosophiques, la traduction de la philosophie révèle qu'il y a à proprement parler une philosophie de la traduction et que c'est à bon droit qu'on peut dire la traduction philosophique¹⁶, c'est-à-dire qu'il y a un enjeu philosophique de toute traduction.

C'est si vrai que ces réflexions ne concernent pas seulement les milieux philosophiques, l'univers pour ainsi dire « spécialisé » des philosophes *ex professo*, mais aussi les milieux de la traduction. Les travaux du regretté Antoine Berman sont à cet égard doublement significatifs, à la fois pour leur importance dans le champ de la traduction et l'audience qu'y ont eue ses théories, et pour la dimension philosophique qu'elles recè-

15. C'est, par exemple, à situer ainsi la traduction des textes philosophiques dans le cadre de la typologie de la traduction que je propose à cette occasion, que je me suis attaché dans mes « Éléments de traduction philosophique », in *Langue française*, n° 51, septembre 1981, pp. 19-34. (Je précise, au passage, qu'il s'agit là encore d'un numéro de revue entièrement consacré à la traduction.)

16. C'était le sens de la virgule dans l'intitulé de mon étude : « La traduction philosophique », in *Sens et Être*. Mélanges en l'honneur de Jean-Marie Zemb, éd. Eugène Faucher, Frédéric Hartweg et Jean Janitza, Presses Universitaires de Nancy, 1989, pp. 129-138.

lent¹⁷. Berman était traducteur et philosophe, mais c'était aussi un littéraire, et ses travaux constituent certainement la contribution la plus importante au débat depuis une quinzaine d'années, il est vrai dans une direction opposée aux miens. Sans entrer dans le détail, je dirai qu'il était plutôt du côté du littéralisme — comme un Henri Meschonnic (dont il avait été en partie l'élève) et aussi comme Walter Benjamin lui-même¹⁸.

La vogue que connaît depuis quelques années l'essai que Benjamin justement a consacré à la traduction (dans le cadre d'un *come-back* général de cet auteur) va encore dans le même sens que les considérations que je suis en train de développer. Cet essai sur *La Tâche du traducteur*¹⁹, souvent cité, parfois lu et rarement compris — rarement compris, parce que c'est un texte excessivement difficile — est d'ailleurs à bien des égards problématique. Son écriture ésotérique et son argumentation cryptique le désignent comme un Manifeste en faveur du littéralisme, plus facile à citer comme une autorité proprement « prestigieuse », mais énigmatique, qu'à analyser. Sans doute a-t-il, au demeurant, très largement contribué à mettre à l'ordre du jour une problématisation philosophique de la traduction ; et ce, compte tenu de ce qui vient d'être indiqué, au niveau d'un public paradoxalement assez large. En ce qui me concerne, je pense que c'est un texte fondateur, certes, et d'une très haute tenue : une référence obligée, en somme, mais qu'il convient de critiquer²⁰, dès lors que c'est bien à penser la traduction qu'on attendra qu'il nous soit une aide.

17. Outre ses nombreux articles (dont certains ont été publiés dans le cadre des numéros de revues et des publications collectives mentionnés ici), il faut d'abord citer : *L'Épreuve de l'étranger*. Culture et traduction dans l'Allemagne romantique, Paris, Gallimard, 1984 (coll. Les Essais, n° CCXXVI) ; ainsi que son livre sur John Donne et sur la critique de traduction, Paris, Gallimard, 1994.

18. Il existe d'ailleurs une étude d'Antoine Berman sur Walter Benjamin, encore inédite.

19. Walter Benjamin, « La Tâche du traducteur », in *Œuvres*, t. I : *Mythe et violence*, trad. Maurice de Gandillac, Paris, Denoël, 1971 (Dossiers des Lettres Nouvelles), pp. 261-275. (Ce livre est, hélas ! épuisé depuis plusieurs années, et le texte qui nous intéresse difficilement accessible en français.)

20. C'est au demeurant ce que je me suis permis de faire dans plusieurs études : « Entre les lignes, entre les langues », dans le cadre du numéro *Walter Benjamin* de la *Revue d'esthétique* (nouvelle série), n° 1 (1981), pp. 67-77 ; « Les enjeux métaphysiques de la traduction - A

JEAN-RENÉ LADMIRAL

Traduire : théorèmes pour la traduction

Dans le monde moderne, la traduction est partout. Nous sommes devenus de gros consommateurs de traductions : en littérature bien sûr ; dans l'enseignement, on le sait ; mais aussi, partout ailleurs, tout particulièrement dans les domaines scientifiques et techniques. Quant à la philosophie, aux sciences humaines et à la politique, elles renvoient à des traditions culturelles, voire nationales, qui demandent un grand effort de traduction et d'interprétation.

Mais dans ce monde en voie de « babélisation » accélérée, on oublie que la traduction n'est pas l'original, qu'elle est l'œuvre d'un traducteur. Or quel travail fait au juste ce dernier ? Sur les traductions toutes faites, sur les « belles infidèles », on a tout dit, ou presque. Dans ce livre, J.-R. Ladmiral réfléchit non plus seulement sur la réception des traductions, mais sur leur production.

Il s'attache à en faire la théorie, à partir de sa propre pratique de traducteur. Avec le réalisme d'un praticien qui ne cède pas au prestige de la construction spéculative, il accepte de s'en tenir à une théorie « en miettes » ou plurielle, à des « théorèmes » pour la traduction qui conceptualisent pour effectivement traduire.

Philosophe, linguiste et traducteur, Jean-René Ladmiral enseigne la philosophie à l'Université de Paris-X-Nanterre – où il dirige aussi le C.E.R.T. (Centre d'études et de recherches en traduction) –, et la traductologie à l'I.S.I.T. (Institut supérieur d'interprétation et de traduction, Paris).

Gérard Don : "Le peseur d'or" (détail). Musée du Louvre, Paris. Photo © R.M.N.



94-X A 73743

Extrait de la publication

ISBN 2-07-073743-8